XVIIe SIÈCLE

REVUE
publiée par
la SOCIÉTÉ D'ÉTUDE DU XVIIe SIÈCLE
avec le concours
du C.N.L., du C.N.R.S. de la Ville de Paris,
et, pour ce numéro, du Ministère de la Culture
et de la Francophonie (Célébrations Nationales)

AUTOUR DE MADAME DE LA FAYETTE

Octobre-Décembre 1993 — N° 181 — 45e année, n° 4

Publication trimestrielle

INVENTION, DISPOSITION ET MÉMOIRE DANS LES *PENSÉES* DE PASCAL

Je m'en vay escorniflant par cy par là des livres les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ai point de gardoires, mais pour les transporter en cettuy-cy, où, à vray dire, elles ne sont plus miennes qu'en leur première place.

MONTAIGNE, *Essais,* I, XXV

Dans un des fragments les plus souvent cités des *Pensées,* Pascal répond à l'objection selon laquelle il ne serait pas un penseur original :

> Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux.
>
> J'aimerais autant qu'on me dît que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition[1]. (575-696)

A première vue, la réponse de Pascal consiste à dire que les *Pensées* ne se distinguent pas par l'originalité des arguments mis en œuvre, mais par l'habileté avec laquelle ces arguments sont présentés au lecteur. En somme, la force des *Pensées* serait dans la forme et non pas dans le fond, la *dispositio* prenant le pas sur l'*inventio*. On a pu voir dans cette manière de privilégier la disposition par rapport à l'invention le commencement de la rhétorique moderne, dont la rhétorique scolaire française, avec sa « mystique du plan »[2], constituerait une forme caricaturale :

---

1. Nous citons les *Pensées* d'après l'édition de Philippe SELLIER (Paris : Bordas, 1991). Le premier numéro renvoie à l'édition Sellier, le second à l'édition des *Œuvres complètes* par Louis LAFUMA (Paris : Seuil, 1963). Les autres œuvres de Pascal sont citées d'après l'édition des *Œuvres complètes.* Le présent article tient compte des remarques de Stephen BOLD dans *Pascal Geometer* (thèse de doctorat, New York University, 1993) à propos de notre communication « Ordre et signification chez Pascal » in *Papers on French Seventeenth Century Literature, Biblio 17* 56 (1990), pp. 45-54.

2. Gérard GENETTE, « Rhétorique et enseignement » in *Figures II,* Paris : Seuil, 1969, p. 33.

> Cette rhétorique de la *dispositio*, pour laquelle *les mêmes pensées forment un autre corps de discours, par une disposition différente,* trouve sa devise, comme sa justification, chez Pascal, qui se trouve être ainsi à la fois le premier critique de la rhétorique ancienne, et le fondateur de la rhétorique moderne : *Qu'on ne me dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle.*[3]

Pourtant, la manière dont Pascal parle de l'invention est en un sens conforme à la rhétorique ancienne. Pour Cicéron, l'art d'inventer consiste « à trouver les arguments vrais ou vraisemblables à l'appui d'une cause »[4]. Peu importe l'origine des arguments, leur nouveauté ou leur ancienneté, le seul critère est l'adéquation à la cause que l'on cherche à soutenir. Pour Quintilien, un discours est comme un édifice que l'orateur doit construire à partir des matériaux que sont les idées :

> De même que pour construire un édifice il ne suffit pas de se procurer des pierres, du bois à ouvrer [*materiam*], et autres matériaux de construction, mais il faut encore que les maçons les placent et les disposent, de même dans un discours, quelle que soit l'abondance des arguments, on n'aura qu'un tas informe tant qu'un effort de disposition ne les aura pas mis en ordre et liés les uns aux autres.[5]

En ce sens, les idées (les « matières » comme dit Pascal), sont, pour employer les catégories aristotéliciennes implicites chez Quintilien, la cause matérielle du discours, tandis que la disposition en est la cause formelle. Le matériau brut auquel la disposition donne forme appartient à tout le monde, et l'on peut faire usage, pour les besoins de la cause, de toute idée d'où qu'elle vienne, de même que pour parler on a à sa disposition l'ensemble des mots de la langue.

Cependant, la question que pose Pascal dans le fragment cité plus haut est celle de la nouveauté de son œuvre. Or, dire quelque chose de nouveau, c'est, dans le langage courant, manifester de l'invention. Selon Furetière, l'invention est un « certain génie particulier qui donne la facilité à trouver quelque chose de nouveau ». Le mot a ici un sens très éloigné de celui qui est le sien dans la rhétorique ancienne. Nulle part chez Cicéron ou Quintilien la nouveauté d'une œuvre n'est un critère de jugement. Pour Pascal en revanche, la nouveauté est le premier critère, et on trouve des éloges de l'invention (au sens moderne) en maints endroits des *Pensées*. Dans le fragment des « trois ordres », les inventeurs sont les héros de l'ordre de l'esprit, de même que les grands capitaines sont les héros de l'ordre de la chair :

---

3. *Op. cit.*, p. 39.

4. « *Inventio est excogitatio rerum verarum aut veri similium quæ causam probabilem reddant.* » CICÉRON, *De Inventione,* I, VII.

5. « *Sed ut opera exstruentibus satis non est saxa atque materiam et cetera ædificandi utilia congerere, nisi disponendis eis collocandisque artificium manus adhibætur, sic in dicendo quamlibet abundans rerum copia cumulum tantum habeat atque congestum, nisi illas eadem dispositio in ordinem digestas atque inter se commissas devinxerit.* » (QUINTILIEN, *Institutio oratoria,* VII, préface).

> Archimède sans éclat serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles, pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Ô qu'il a éclaté aux esprits ! (339-308)

La valeur des inventions et la grandeur des inventeurs ne sont en effet perceptibles que dans l'ordre de l'esprit. Or, la force de l'habitude fait que, pour ainsi dire, nous pensons avec le corps autant qu'avec l'esprit, et il nous est souvent difficile d'apprécier la nouveauté et l'utilité d'une invention :

> Lorsqu'on est accoutumé à se servir de mauvaises raisons pour prouver les effets de la nature, on ne veut plus recevoir les bonnes, lorsqu'elles sont découvertes. L'exemple qu'on en donna fut sur la circulation du sang, pour rendre raison pourquoi la veine s'enfle au-dessous de la ligature. (617-736)

Le principe de la circulation du sang, récemment découvert par Harvey, était en effet contraire au sens commun, et ne fut pas accepté immédiatement. C'est pour cela que Pascal conseille aux inventeurs de ne pas rechercher la gloire et la célébrité dans le monde. L'invention est contraire à la coutume ; or c'est la coutume qui forme les opinions de l'immense majorité des hommes, et elle a pour elle la force que donne le nombre ; il est donc vain de chercher à faire prévaloir l'invention contre la coutume :

> C'est l'effet de la force, non de la coutume, car ceux qui sont capables d'inventer sont rares. Les plus forts en nombre ne veulent que suivre et refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions. Et s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir et à mépriser ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneraient des coups de bâton. Qu'on ne se pique donc pas de cette subtilité ou qu'on se contente en soi-même. (122-88)

Il reste que Pascal appartient à une époque qui valorise l'invention et les inventeurs, même si elle ne sait pas reconnaître une invention lorsqu'elle est mise au jour. On se passionne en effet, depuis le début de la Renaissance, pour la recherche des causes premières. La compilation de Polydore Virgile, *Des Inventeurs des choses,* maintes fois rééditée et citée, assigne un inventeur à la religion, au mariage, à la grammaire, à la poésie, au commerce, à la voile, à l'ancre, au gouvernail, aux lois, et, d'une manière générale, à tous les produits de l'intelligence humaine[6]. A l'époque de Pascal, il y a presque synonymie entre les mots d'inventeur et d'auteur. Pour Furetière, l'inventeur est celui « qui a trouvé le premier quelque chose, quelque art, quelque science, quelque machine ». Quant à l'auteur, il est « celui qui a créé ou produit quelque chose ». En ce sens, l'auteur par excellence est Dieu, « le souverain auteur du monde ». Furetière ajoute que l'auteur est « celui qui n'a pas pris son ouvrage d'un autre », et que le mot « se dit en particulier de ceux qui sont les premiers inventeurs de quelque chose ». C'est donc bien l'invention qui compte, et cela au point de constituer le critère qui permet de déterminer si on a affaire ou non à un auteur. Celui qui ne dit rien de nouveau n'est pas un auteur.

---

6. *Polydori Vergilii Urbinatis de inventoribus rerum libri tres,* Paris : Roger Augrain et François Bignet, 1502.

Le mot d'invention a cependant un sens différent de celui qui est le sien dans la rhétorique ancienne, et plus proche de celui qu'il possède aujourd'hui dans les sciences et techniques. Emprunté par la science à la rhétorique au début de la Renaissance, le mot revient à la rhétorique à l'époque classique, non sans avoir subi une profonde transformation : désormais, invention égale nouveauté, et c'est d'abord la nouveauté que l'on cherche si l'on veut être reconnu comme auteur.

Comment invente-t-on ? Pascal nous a déjà donné la réponse à cette question : l'invention consiste à disposer les matières de façon nouvelle. Inventer c'est combiner de façon originale des éléments qui sont dans le domaine public. Par exemple, Pascal fait preuve d'invention lorsque, pour prouver le caractère divinement inspiré de l'Écriture, il met ensemble des références au *Pugio fidei*[7] et des références à saint Augustin. Le *Pugio fidei* lui permet d'établir l'existence d'un sens caché dans l'Écriture, puisque les Juifs, gardiens du Livre, ont toujours cru à l'existence de ce sens caché, sans jamais parvenir à le découvrir. Saint Augustin lui fournit la méthode exégétique qui permet de trouver le sens du Livre. L'existence du sens caché est établie de manière indépendante par la référence au *Pugio fidei* qui constitue donc un garant à la méthode exégétique de saint Augustin. Considérés séparément, le *Pugio fidei* et saint Augustin n'ont pas le pouvoir de persuader le libertin de la vérité de la religion chrétienne. L'invention qui donne aux *Pensées* leur force apologétique consiste à les mettre ensemble[8]. Il est inexact de dire, en ce sens, que Pascal privilégie la disposition par rapport à l'invention : c'est la disposition même qui fait l'invention. Pascal est rejoint sur ce point par Leibniz pour qui la combinatoire est le modèle de l'*ars inveniendi*[9]. C'est en permutant les termes d'une équation qu'on en trouve la solution. De même, c'est en essayant différentes combinaisons qu'on trouve la solution des cryptogrammes que constituent les phénomènes naturels[10]. A cet égard, si l'on veut se représenter la conception que Pascal se fait de son livre, l'objet le plus voisin qu'on puisse trouver est la machine arithmétique. Comme les *Pensées*, la machine arithmétique est constituée d'éléments déjà inventés : roues et axes. Comme dans les *Pensées*, l'invention a consisté à mettre ensemble des connaissances venant de domaines habituellement séparés du savoir, et qui sont rarement maîtrisées par une seule personne : la mécanique, la géométrie, et la physique[11]. L'originalité

7. *Raymundi Martini Pugio fidei adversus Mauros et Judæos, cum observationibus Josephi de Voisin,* Paris : Hénault, 1651.

8. Voir Pierre FORCE, *Le Problème herméneutique chez Pascal,* Paris : Vrin, 1989, pp. 63-84.

9. LEIBNIZ, *De Arte combinatoria,* Leipzig, 1666, in *Mathematische Schriften,* Hildesheim : Georg Olms, 1962, t. 5.

10. Voir Louis COUTURAT, *La Logique de Leibniz,* Paris, 1901.

11. « Cette proposition ne te peut être faite que par certains esprits qui ont véritablement quelque connaissance de la mécanique ou de la géométrie, mais qui, pour ne les savoir joindre l'une et l'autre, et toutes deux ensemble à la physique, se flattent ou se trompent dans leurs conceptions imaginaires et se persuadent possibles beaucoup de choses qui ne le sont pas. » (« Avis nécessaire à ceux qui auront la curiosité de voir la machine d'arithmétique, et de s'en servir », in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 189).

de Pascal comme auteur des *Pensées* est donc du même ordre que l'originalité de Pascal inventeur de la machine d'arithmétique. En ce sens, il y a bien plus qu'une analogie entre le domaine technico-scientifique et le domaine littéraire : les règles et les critères de l'invention sont les mêmes dans les deux domaines. Produire du nouveau consiste à combiner du déjà connu : l'art d'inventer est un art combinatoire.

Dans la rhétorique de Pascal, invention et disposition constituent donc une seule et même notion. Cela n'est pas au reste absolument contraire à la tradition rhétorique puisque Quintilien traitait déjà de la disposition comme une subdivision de l'invention[12]. Quant à la mémoire, Quintilien la traite comme une subdivision de l'élocution[13]. Chez Pascal, élocution et mémoire sont, à bien des égards, confondues :

> La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie, est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie. (618-745)

Dans la rhétorique ancienne, la mémoire est l'art de retenir le discours qu'on va faire et de se souvenir des arguments de l'adversaire pour y répondre point par point[14]. Or, comme le remarque Philippe Sellier, « Pascal a métamorphosé le champ de la *memoria*. La question que lui se pose est la suivante : comment écrire des textes qui s'impriment immédiatement et durablement dans la mémoire des lecteurs ? »[15]. La mémoire dont il s'agit n'est plus celle de l'orateur, mais celle du lecteur. Si la manière d'écrire de Salomon de Tultie (anagramme d'un pseudonyme de Pascal, Louis de Montalte) consiste à faire en sorte que le lecteur retienne ce qu'on écrit, alors on peut soutenir que pour Pascal, l'élocution (l'art de la phrase) est toute contenue dans la mémoire ainsi définie. Redéfinissant et simplifiant les catégories de la rhétorique ancienne, Pascal fonde l'invention sur la disposition, et l'élocution sur la mémoire.

On peut assigner maintes raisons à ce bouleversement, mais la raison la plus simple et la plus fondamentale est que la rhétorique ancienne est un art de dire, tandis que la rhétorique de Pascal est un art d'écrire. Cela va sans dire, mais précisément, parce qu'on ne le dit pas, on l'oublie. La rhétorique ancienne ne se préoccupe pas de l'écrit, sauf quand il s'agit, au cours d'un procès, d'interpréter un texte (un testament, une loi, ou tout autre document) dans un sens favorable à la cause qu'on soutient. Cette *interpretatio scripti* qu'on trouve exposée chez Cicéron et Quintilien constitue d'ailleurs un des fondements de l'exégèse patristique[16]. Le renouveau des études bibliques à la Renaissance s'ac-

12. Voir *Institutio oratoria,* I, Pr., 22.

13. *Ibid.*

14. QUINTILIEN, *Institutio oratoria,* XI, II, 2.

15. *Pensées de Pascal,* Introduction, éd. citée, p. 77.

16. Voir Kathy EDEN, « Hermeneutics and Ancient Tradition », *Rhetorica* 1 (1987), pp. 59-86 et « Rhetorical Tradition and Augustinian Hermeneutics », *Rhetorica* 1 (1990), pp. 45-63. Sur les *quæstiones legales,* voir Françoise DESBORDES, *Idées romaines sur l'écriture,* Lille : Presses Universitaires de Lille, 1990, pp. 89-100.

compagne d'une redécouverte des fondements rhétoriques de cette exégèse. La notion de « sens authentique » (*germana sententia*) sur laquelle Érasme fonde son interprétation de l'Écriture, renvoie à la distinction que pratique la rhétorique ancienne entre *scriptum* (le texte tel qu'il se présente sous nos yeux) et *voluntas* (l'intention de celui qui l'a écrit)[17]. Contrairement aux exégètes médiévaux qui allégorisent assez librement à partir du *scriptum,* et autorisent plusieurs niveaux d'interprétation (les fameux quatre sens de l'Écriture)[18], Érasme soutient qu'on ne peut accéder au vrai sens de l'Écriture (par définition unique) qu'en ayant égard à l'intention de l'auteur. La manière dont Pascal interprète l'Écriture est, sur ce point, conforme aux principes d'Érasme. Pour montrer que les livres prophétiques de la Bible doivent être interprétés symboliquement, Pascal entreprend d'abord de montrer que les prophètes eux-mêmes ne voulaient pas être entendus au sens littéral :

> Pour montrer que l'Ancien Testament est — n'est que — figuratif et que les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens, c'est : 1. que cela serait indigne de Dieu. — 2. que leurs discours expriment très clairement la promesse des biens temporels et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs et que leur sens ne sera point entendu : d'où il paraît que ce sens secret n'était point celui qu'ils exprimaient à découvert, et que par conséquent ils entendaient parler d'autres sacrifices, d'un autre Libérateur, etc. (737-501)

On peut très bien justifier une interprétation symbolique des prophéties en soutenant par exemple que les prophètes étaient inspirés par l'Esprit Saint et disaient la vérité sans la connaître. Ce n'est pas ainsi que Pascal l'entend : pour lui, c'est en toute connaissance de cause que les prophètes se sont exprimés de façon ambiguë, et c'est en ayant égard à leur intention qu'on comprendra ce que leurs livres signifient. En vertu de ce principe, Pascal soutient que David, prophétisant que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, usait du mot au sens figuré pour signifier non pas les Égyptiens mais les péchés :

> Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens, et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités, car dans la vérité les Égyptiens ne sont point ennemis, mais les iniquités le sont.
>
> Ce mot d'ennemis est donc équivoque. Mais, s'il dit ailleurs, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés, aussi bien qu'Isaïe et les autres, l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquités. Car s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis, mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités. (300-269)

Pascal pose au départ que les auteurs des textes sacrés voulaient dire quelque chose. Les contradictions et les obscurités qu'on rencontre dans la

17. Voir Kathy EDEN, « Rhetoric in the Hermeneutics of Erasmus' Later Works », *Erasmus of Rotterdam Yearbook* 11 (1991), pp. 88-104.

18. Voir Henri DE LUBAC, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture,* Paris, 1959.

Bible ne peuvent donc qu'être intentionnelles. Elles sont la preuve que Moïse et les prophètes ne voulaient pas être pris à la lettre :

> Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.
>
> Ainsi pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages mêmes contraires.
>
> Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accorde ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture et des prophètes, ils avaient assurément trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés. (289-257)

Pascal dit ailleurs : « Principe : Moïse était habile homme » (268-236). Il n'est donc pas possible que l'Écriture ne veuille rien dire. Si l'Écriture veut dire quelque chose, alors elle n'a pas plusieurs sens mais un seul, qui est donné par l'intention de son auteur. Comprendre l'Écriture, c'est pénétrer l'intention de son auteur.

On a vu plus haut que pour Pascal, l'auteur est, par définition, celui qui dit des choses originales. Pour être auteur, il faut inventer. Mais comment juger de l'originalité d'une pensée ? Autrement dit, comment reconnaît-on un auteur ? Pascal, qui a médité à la suite de Montaigne sur cette question[19], pose le problème suivant : peut-on dire que Descartes est l'auteur du *je pense, donc je suis,* alors que saint Augustin avait déjà écrit : « La matière est dans une incapacité naturelle, invincible de penser » ? La réponse est que Descartes est bien l'auteur du *cogito* :

> En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand bien même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire[20].

Descartes est bien l'auteur du *cogito* parce qu'on peut mettre en rapport de façon rigoureuse le *cogito* avec tous les autres aspects de la pensée de Descartes. L'idée est ici que l' « esprit de Descartes »[21] est un, qu'il constitue un tout, dont le *cogito* est une partie. Le lecteur avisé sait voir tous les rapports entre le tout et la partie. Voir clairement les rapports entre le tout et la partie, c'est voir l'intention de Descartes, sa *voluntas* (pour parler comme Cicéron), ou encore son *sens* (pour parler comme Pascal). Le principe à l'œuvre dans la lecture de Descartes est donc le même que celui qui préside à la lecture de Moïse et des prophètes ; on ne peut comprendre la partie que si on saisit le tout :

---

19. Voir Laurent THIROUIN, « Pascal et *L'Art de conférer* », *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises* 40 (1988), pp. 199-218.

20. *De l'Esprit géométrique,* in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 358.

21. *Ibid.*

> On ne peut faire une bonne physionomie qu'en accordant toutes nos contrariétés, et il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes sans accorder les contraires. Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires. (289-257)

Si être auteur, pour Pascal, c'est dire des choses nouvelles, alors, « entendre le sens d'un auteur », c'est percevoir l'originalité du texte qu'on lit, autrement dit ce qui fait que l'auteur est auteur de son texte. Un auteur peut en effet n'être pas vraiment l'auteur de son texte, de même que celui qui dit un bon mot peut l'avoir répété sans le comprendre :

> Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte ; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de *L'Art de conférer* s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort[22].

On saisit ici que l'invention appartient à l'art de lire tout autant qu'à l'art d'écrire. L'invention n'est pas seulement le talent de dire des choses nouvelles, elle est aussi la capacité à voir ce qu'il y a d'original dans les textes, les discours, et les personnes. Cette capacité est une marque de la force d'un esprit :

> A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent point de différence entre les hommes. (669-510)

L'intelligence du sens d'un auteur relève de l'art d'inventer. Or, comme on l'a vu, pour Pascal comme pour Leibniz, l'art d'inventer est un art combinatoire. De même qu'on devient auteur en combinant de façon nouvelle des matières anciennes, de même, « pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires ». Dans l'interprétation de l'Écriture, cela signifie qu'il faut aller chercher, à l'intérieur d'un même livre de la Bible, et aussi d'un livre à l'autre, des passages contradictoires afin de les confronter :

> Si on prend la Loi, les sacrifices et le royaume pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne saurait pas même accorder les passages d'un même auteur ni d'un même livre ni quelquefois d'un même chapitre, ce qui marque trop quel était le sens de l'auteur. Comme quand Ézéchiel, chapitre 20, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu et qu'on n'y vivra pas. (289-257)

L'interprétation d'un texte est donc, tout autant que la production d'un texte, une affaire de combinatoire. Pour faire apparaître le sens d'un texte, il faut en modifier l'ordre : mettre ensemble des passages éloignés pour faire apparaître des contradictions invisibles au premier coup d'œil, ou encore expliquer les passages équivoques au moyen des passages univoques :

> Un mot de David ou de Moïse comme que Dieu circoncira leur cœur, fait juger de leur esprit. Que tous leurs autres discours soient équivoques et douteux

22. *Op. cit.*, p. 357.

> d'être philosophes ou chrétiens, enfin un mot de cette nature détermine tous les autres, comme un mot d'Épictète détermine tout le reste au contraire. Jusque-là l'ambiguïté dure, et non pas après. (311-279)

Pour s'assurer que l'interprétation chrétienne de l'Ancien Testament est la bonne, il suffit d'expliquer les passages obscurément chrétiens par les passages à tonalité clairement chrétienne. De même, une interprétation chrétienne d'Épictète est impossible, parce que l'interprétation chrétienne qu'on pourrait donner de certains passages ambigus est contredite par d'autres passages qui sont clairement philosophiques. La confrontation de l'équivoque et de l'univoque détruit l'équivoque.

Comme le dit Jean Mesnard, « le mot ordre est peut-être celui qui permettrait le mieux de rendre totalement compte de l'acte d'invention »[23]. Dans l'art de lire, comme dans l'art d'écrire, c'est la disposition qui fait l'invention.

On a vu plus haut que dans l'art d'écrire de Pascal, l'élocution et la mémoire étaient à bien des égards confondues. Cela est vrai aussi de son art de lire. De même que bien écrire consiste à faire en sorte que le lecteur se souvienne des phrases qu'on écrit, de même, bien lire consiste à se souvenir des phrases des bons auteurs, à commencer par celles de l'auteur de l'Écriture. C'est ainsi qu'il faut comprendre la dernière phrase du *Mémorial : « Non obliviscar sermones tuos.* Amen » (742-913)[24]. « Je n'oublierai pas tes paroles », dit Pascal, citant le Psaume 118. La phrase doit être d'abord entendue au sens littéral ; selon le témoignage de sa sœur Gilberte, Pascal connaissait en effet la Bible par cœur :

> Il s'y était si fortement appliqué, qu'il la savait toute par cœur ; de sorte qu'on ne pouvait la lui citer à faux. Car dès qu'on lui disait une parole sur cela, il disait positivement : « Cela n'est pas de l'Écriture Sainte », ou « Cela en est »[25].

Il faut se souvenir de toutes les paroles de l'Écriture, car Dieu est l'auteur par excellence, et l'Écriture est le modèle de tout style : « Dieu parle bien de Dieu » (334-303). Il existe pour Pascal une hiérarchie des auteurs, au sommet de laquelle se trouvent l'Écriture et les Pères. Viennent ensuite Épictète et Montaigne, qui sont, d'après l'*Entretien avec M. de Sacy*[26], les écrivains profanes que Pascal a le plus pratiqués. Comme on l'a vu, la « manière d'écrire d'Épictète <et> de Montaigne » (618-745) constitue un modèle de style : il faut, comme Épictète et Montaigne, écrire de façon à laisser une trace dans la mémoire du lecteur. Mais si cette manière d'écrire « demeure plus dans la mémoire » (*Ibid.*), cela veut dire aussi que l'écriture de Pascal est toute pleine de réminiscences de l'Écriture Sainte, d'Épictète, et de Montaigne. La présence de ces réminiscences

---

23. « L'invention chez Pascal » in *La Culture au XVIIe siècle,* Paris : PUF, 1992, p. 384.

24. Dernière phrase dans la copie figurée du parchemin, donnée en note dans l'édition Sellier.

25. Gilberte PÉRIER, *La Vie de M. Pascal,* in *Pensées de Pascal,* éd. citée, p. 115.

26. *Œuvres complètes,* éd. citée, pp. 291-297.

est bien connue. On veut insister ici sur le fait que pour Pascal, l'élocution est doublement fondée sur la mémoire : il s'agit tout à la fois de loger la phrase dans la mémoire du lecteur, et de se souvenir des endroits de l'Écriture, d'Épictète et de Montaigne qui s'appliquent à ce dont on parle. Au reste, de même que la disposition est à certains égards un art du désordre, l'élocution est un art de l'oubli tout autant qu'un art de la mémoire. Jean Mesnard montre comment Pascal modifie parfois, et parfois laisse intacts les emprunts qu'il fait à Montaigne, comment aussi il combine des mots et des expressions qui chez Montaigne étaient séparés[27]. On voit ici à quel point l'art d'écrire est lié à l'art de lire : l'art d'écrire consiste à se remémorer et à combiner opportunément des passages d'auteurs différents afin que le lecteur se souvienne de la combinaison comme étant de Pascal.

Pour Pascal, on est d'autant plus fortement auteur qu'on dit des choses originales et qu'on imprime ses paroles dans la mémoire des autres. Pascal, on l'a vu, savait parfaitement à quel point il était auteur. Or, les *Pensées* sont pleines de remarques témoignant un dédain profond envers les auteurs. Être auteur, dans la mesure où cela constitue un métier, est méprisable :

> On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poète, de mathématicien, etc. Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur. (486-587)

Ce mépris envers les auteurs joue chez Pascal un rôle si important qu'il permet d'expliquer par la négative ce qu'est l'honnêteté :

> Il faut qu'on n'en puisse [dire] ni : il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe. (532-647)

Pascal écrit ailleurs : « Poète, et non honnête homme » (503-611). Paradoxe : celui qui est aux yeux de ses contemporains le meilleur écrivain de son époque est aussi celui qui a le plus de mépris envers les auteurs. On peut s'interroger aussi sur le sens du fragment : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau » si l'on considère que pour Pascal, la théologie est précisément un domaine où il ne faut jamais rien dire de nouveau. Dans la *Préface sur le Traité du vide,* Pascal oppose en effet le domaine scientifique, où l'invention est nécessaire, aux domaines tels que la jurisprudence ou la théologie, où la vérité est connue par référence à des autorités :

> L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans la matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences, et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces timides qui

27. « Montaigne maître à écrire de Pascal » in *La Culture au XVIIe siècle,* pp. 74-94.

> n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie[28].

Dans la perspective de ce passage, les seuls textes dont il faille respecter l'autorité sont ceux de la Bible et des Pères. Autrement dit, seuls Moïse et saint Augustin sont vraiment des auteurs. La faute de ceux qui tentent d'introduire des nouveautés en théologie (on pense aux auteurs jésuites) est de chercher à imposer leur autorité. Or, il est par définition impossible à un moderne de se poser en autorité : pour Pascal, une autorité moderne est une contradiction dans les termes[29].

S'il est interdit de manifester de l'invention en théologie, il est en revanche nécessaire d'inventer en physique et en mathématiques. Il semble donc, de ce point de vue, que les sciences soient le seul domaine où un moderne puisse être auteur. Pourtant, on a vu que Pascal soutenait avoir dit, dans les *Pensées*, quelque chose de nouveau. Comment accorder le passage de la *Préface sur le Traité du vide* à celui des *Pensées* ?

Explicitons d'abord la distinction entre les auteurs qui sont des autorités et les auteurs qui n'en sont pas. Pour Pascal, aucun auteur scientifique, ancien ou moderne, n'est une autorité. Dans le domaine de la jurisprudence, de l'histoire, de la théologie, les auteurs anciens sont des autorités[30], les modernes n'en sont pas. Pascal lui-même, et ses amis de Port-Royal, ne se considèrent pas comme des autorités :

> Si saint Augustin venait aujourd'hui et qu'il fût aussi peu autorisé que ses défenseurs il ne ferait rien. Dieu conduit bien son Église de l'avoir envoyé devant avec autorité. (452-517)

C'est dans le rôle du nom d'auteur que la différence entre les auteurs à autorité et les auteurs sans autorité apparaît le mieux. Les ouvrages scientifiques sont pour ainsi dire sans nom d'auteur :

> Quand nous citons les auteurs <scientifiques>, nous citons leurs démonstrations, et non pas leurs noms ; nous n'y avons nul égard que dans les matières historiques[31].

Inversement, quand il s'agit de savoir ce qui s'est passé en Palestine il y a mille six cents ans, il faut se tourner vers les écrits d'un témoin fiable (dans le vocabulaire de Pascal, un *historien*) comme saint Matthieu. Dans ce cas, le nom de l'auteur a une importance capitale puisque, saint Matthieu étant un témoin réputé fiable, le fait qu'un texte soit de saint Matthieu suffit à faire accepter ce que dit ce texte comme une vérité. Il est donc absolument nécessaire que le nom de l'auteur soit mentionné.

---

28. *Préface sur le Traité du vide,* in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 231.

29. « En voulez-vous encore d'autres autorités ? En voici.
— Mais toute modernes, me dit doucement mon Janséniste.
— Je le vois bien, dis-je. » (*Provinciales,* Lettre IV, in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 383).

30. Ou, plus précisément, c'est le degré d'autorité d'un auteur qui détermine la valeur de vérité de ses écrits

Un auteur moderne, en revanche, ne gagne rien à faire proclamer son nom. Cela est vrai du domaine scientifique comme du domaine littéraire. La démonstration d'un théorème s'impose d'elle-même. De même, les *Provinciales* furent reçues avec enthousiasme sans qu'on sût qui en était l'auteur. Au reste, selon le témoignage de Gilberte, beaucoup de lecteurs pensèrent que ces lettres ne pouvaient être que de Pascal[32]. On se souvient qu'à l'époque de Pascal les mots d'auteur et d'inventeur son presque synonymes. Il faut ajouter que pour Pascal, dans le cas des œuvres anciennes, c'est l'auteur (s'il est considéré comme une autorité) qui fait l'œuvre ; chez les modernes, c'est l'œuvre (autrement dit l'invention) qui fait l'auteur.

Nous sommes maintenant en mesure d'éclairer la signification du mépris de Pascal envers les auteurs. Pour Pascal, être auteur n'est jamais un but. Le statut d'auteur n'est qu'une conséquence de l'invention. C'est pour cela que ceux qui écrivent dans le but d'être reconnus comme auteurs sont nécessairement de mauvais auteurs :

> Celle des deux borgnes ne vaut rien, car elle ne les console pas et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur.
>
> Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. (650-798)

Quand Pascal reproche aux auteurs jésuites de se poser en autorités, il est particulièrement irrité par le désir qu'ont ces auteurs de se faire un nom. Les auteurs jésuites veulent la gloire de leurs inventions. Ils produisent des nouveautés théologiques pour se rendre célèbres. Inversement, le bon auteur est celui qui ne cherche pas la gloire mais engage une sorte de conversation avec son lecteur :

> Style.
>
> Quand on voit le style naturel on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur : PLUS POETICE QUAM HUMANE LOCUTUS ES. (554-675)

En effet, la forme suprême de l'invention chez un auteur consiste à donner au lecteur l'impression qu'il trouve lui-même, ou mieux encore, qu'il trouve en lui-même les vérités qu'il découvre. Cela est fondé sur une loi psychologique élémentaire :

> On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a trouvées soi-même que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres. (617-737)

C'est pour cela qu'un bon livre, au lieu de susciter de l'admiration pour un nom, suscite de l'amour pour une personne :

---

31. *Réponse de Blaise Pascal au très bon Révérend Père Noël,* in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 202.

32. « Et cette manière d'écrire naturelle, naïve et forte en même temps, lui était si propre et si particulière qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres au Provincial,* on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il ait toujours pris de le cacher, même à ses proches. » (Gilberte PÉRIER, *La Vie de M. Pascal,* in *Pensées de Pascal,* éd. citée, p. 115).

> Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, de sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous la fait sentir, car il ne nous a point fait montre de son bien, mais du nôtre. (536-652)

Naturellement, Pascal compte Montaigne au nombre de ces bons auteurs qui nous permettent de lire en nous-mêmes :

> Ce n'est pas dans Montaigne mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. (568-689)

La présence du verbe trouver dans les trois citations précédentes n'est pas une coïncidence. Chaque fois, il est question de ce que trouve le lecteur. Pour Pascal, l'invention, en tant qu'elle appartient à l'art d'écrire, consiste à présenter les choses afin de laisser au lecteur tout le plaisir de la découverte, au point que « les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire »[33]. En ce sens, ce qui est inventé appartient au lecteur tout autant qu'à l'auteur :

> M. Pascal disait de *ces auteurs qui, parlant de leurs ouvrages disent : « Mon livre, mon commentaire, mon histoire,* etc. », *qu'ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un chez moi à la bouche. Ils feraient mieux,* ajoutait cet excellent homme, *de dire : « Notre livre, notre commentaire, notre histoire,* etc. », *vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur*[34].

Il y a donc, entre le lecteur et l'auteur, une sorte de communauté d'invention. Lorsque Pascal dit qu'un bon livre fait trouver un homme au lieu d'un auteur, il n'entend pas ce qu'il y a de particulier dans un homme mais ce qu'il y a d'universel. Cette conception de l'invention est fondée sur une idée de la nature humaine selon laquelle la connaissance d'un seul homme est connaissance de tous les hommes. Il y a en ce sens parfaite continuité entre l'invention dans les sciences et l'invention dans les lettres. Dans les sciences, inventer, c'est mettre en évidence une vérité qui était cachée et qui, une fois mise au jour, s'impose à tous. Dans les lettres, inventer, c'est permettre au lecteur de trouver l'homme plutôt que l'auteur, autrement dit permettre au lecteur de trouver la vérité en lui-même. Inversement, les mauvais physiciens sont comme les mauvais auteurs. Leur règle n'est pas de « parler juste » mais de « faire des figures justes » (466-559). En science comme en littérature, l'abus des figures de rhétorique est à la fois un signe de fausseté et la preuve que l'auteur cherche sa propre gloire. Le père de Pascal reproche ainsi au Père Noël, physicien et jésuite, d'avoir, dans son explication du vide, fait comme si la nature obéissait aux lois de la rhétorique. Le titre de son livre, *Le Plein du vide,* obéit à la logique purement formelle de l'antithèse : il n'explique rien et ne signifie rien[35].

---

33. *De l'Esprit géométrique,* in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 358.

34. Propos attribué à Pascal (Rapporté par Vigneul-Marville), fr. 1000 in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 640.

35. *Lettre d'Étienne Pascal au P. Noël,* in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 217.

L'invention, lorsqu'elle ne porte que sur les figures, est une manifestation de l'amour-propre de l'auteur : elle est particulière et fausse. En revanche, l'invention partagée avec le lecteur est universelle et juste.

Invention, disposition et mémoire appartiennent donc à l'art de lire tout autant qu'à l'art d'écrire. Nous avons étudié l'art d'écrire avant l'art de lire, mais cet ordre est à certains égards un artifice de présentation. Si l'on se souvient de l'usage de ces catégories dans la rhétorique ancienne, on conviendra que l'invention, la disposition et la mémoire appartiennent d'abord à l'art de dire, et accessoirement à l'*interpretatio scripti.* Quant à l'art d'écrire, on n'en trouve les préceptes nulle part chez Cicéron ou Quintilien. L'art de lire est donc historiquement antérieur à l'art d'écrire. Historiquement antérieur et, aussi, chez Pascal, logiquement. Dans la mesure où, pour Pascal, écrire consiste à disposer de façon nouvelle des matières trouvées chez d'autres auteurs, l'art d'écrire est véritablement fondé sur l'art de lire. C'est ainsi que se résout la contradiction que nous avons mentionnée plus haut : comment Pascal peut-il prétendre avoir dit quelque chose de nouveau s'il n'est pas permis d'inventer quoi que ce soit en théologie ? En fait, pour Pascal, un auteur moderne, qu'il s'agisse d'un auteur scientifique ou d'un auteur littéraire, n'est, d'une certaine façon, qu'un interprète, un déchiffreur d'énigmes. Un auteur moderne est jugé sur sa capacité à expliquer, à commenter, à manifester la vérité. Ne l'oublions pas : pour Pascal, inventer, c'est trouver la vérité. Or, il n'y a rien de plus ancien que la vérité : on le voit dans *L'Esprit géométrique,* où Pascal reconnaît que les règles de l'art de persuader qu'il présente dans son opuscule sont fort anciennes et communes. L'invention n'a consisté qu'à faire le tri, parmi les règles connues des logiciens, entre celles qui étaient vraies et utiles et celles qui étaient fausses et inutiles : « Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner »[36].

Le rapport à la vérité est donc différent selon qu'on est un auteur à autorité ou un auteur sans autorité. Un auteur à autorité tire son autorité du fait qu'il est désigné comme auteur de son œuvre par une chaîne continue de commentateurs, favorables ou hostiles :

> L'*Alcoran* n'est pas plus de Mahomet que l'Évangile de saint Matthieu, car il est cité de plusieurs auteurs, de siècle en siècle. Les ennemis mêmes, Celse et Porphyre, ne l'ont jamais désavoué. (239-207)

Un auteur à autorité est donc défini pour ainsi dire en aval, par l'abondance de ses commentateurs. En revanche, un auteur sans autorité est défini en amont : il ne peut être reconnu que s'il dit quelque chose de nouveau, autrement dit, s'il se distingue de ses prédécesseurs en s'effaçant devant la vérité.

Dans un article souvent cité, Michel Foucault voit dans l'usage du nom d'auteur un « chiasme » qui « s'est produit au XVIIe, ou au XVIIIe siècle »[37].

---

36. *De l'Esprit géométrique,* in *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 358.

37. Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la Société Française de Philosophie* 3 (1969), p. 85.

Selon Foucault, au Moyen-Âge, les œuvres scientifiques portent toujours un nom d'auteur, tandis que les œuvres littéraires s'accommodent assez bien de l'anonymat. Aujourd'hui en revanche, « l'anonymat littéraire ne nous est pas supportable ; nous ne l'acceptons qu'à titre d'énigme »[38]. Inversement, les textes scientifiques sont sans autorité et pour ainsi dire sans auteur, puisque « la référence à l'auteur n'est plus guère en mathématiques qu'une manière de nommer des théorèmes ou des ensembles de propositions »[39]. Comme le montre Roger Chartier, ce chiasme a une valeur plus rhétorique qu'historique, car le Moyen-Âge reconnaissait des auteurs littéraires aussi bien que scientifiques et le signe du succès chez un moderne était de se voir glosé et commenté à l'instar des autorités sacrées ou profanes qu'étaient saint Jérôme et saint Augustin, Aristote et Cicéron[40]. Ce que Foucault ne voit pas non plus est qu'au XVIIe siècle, le nom d'auteur a, en science comme en littérature, une fonction qu'il n'a plus aujourd'hui que dans les sciences : sorte d'étiquette apposée sur une invention, et qui ne tire son sens que de la vérité de cette invention. Cette idée de l'auteur est encore partagée à la fin du XVIIIe siècle par des hommes comme Condorcet et Siéyès, pour qui la notion même de propriété littéraire est injuste, ou à la même époque en Angleterre, par les adversaires de la perpétuité du copyright, pour qui les livres sont assimilables à des inventions mécaniques, et ne doivent pas bénéficier d'une protection supérieure à quatorze ans[41]. En revanche, Foucault montre bien qu'à l'époque romantique, on commence à traiter les auteurs modernes comme on a toujours traité les auteurs anciens. Les problèmes d'attribution deviennent des problèmes centraux : il est aussi important de savoir si telle pièce est vraiment une pièce de Shakespeare que de savoir si tel livre fait partie du canon de l'Écriture Sainte. Ce n'est plus exactement d'autorité qu'il s'agit, explique Foucault, mais d'une notion très voisine, l'authenticité. Il reste qu'on applique aux auteurs modernes la méthode exégétique qu'on réservait autrefois aux textes anciens ou sacrés. Ce n'est pas la moindre ironie de l'histoire littéraire, que le premier texte en langue française qui ait fait l'objet d'un examen de type philologique soit celui des *Pensées* de Pascal[42]. A bien des

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*

40. « Une distinction fondamentale doit être faite entre les textes anciens qui, quel que soit leur genre, fondent leur autorité sur l'assignation à un nom propre (non seulement Pline ou Hippocrate, mentionnés par Foucault, mais aussi Aristote et Cicéron, saint Jérôme et saint Augustin, Albert le Grand et Vincent de Beauvais) et les œuvres en langue vulgaire pour lesquelles le fonctionnement se constitue autour de quelques grandes figures « littéraires » (ainsi en Italie, Dante, Pétraque, Boccace). En ce sens, la trajectoire de l'auteur pourrait être pensée comme la progressive attribution aux textes en langue vulgaire d'un principe de désignation et d'élection qui, longtemps, n'avait caractérisé que les seules œuvres référées à une *auctoritas* ancienne et devenues des corpus inlassablement cités, glosés, commentés. » (Roger CHARTIER, *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIVe et XVIIIe siècle,* Aix-en-Provence, 1992, p. 65).

41. Voir Roger CHARTIER, *op. cit.,* pp. 44-45.

42. C'est Victor Cousin qui, dans son *Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des* Pensées (1842), a le premier énoncé la nécessité d'un examen philologique du texte de Pascal.

égards, l'idée romantique de l'auteur est tout ce que Pascal déteste et ridiculise chez les auteurs jésuites dans les *Provinciales*. Un auteur romantique est une autorité moderne : comme les auteurs jésuites, il est démiurge. Inventer, pour lui, consiste à créer *ex nihilo,* à produire des choses qui n'existaient pas auparavant. Et, de même que les jésuites se constituent mutuellement en auteurs en se glosant les uns les autres, l'auteur romantique constitue son propre texte en objet de commentaire, soit par mise en abyme, soit au moyen d'une préface ou de notes[43]. Du point de vue romantique qui est encore à bien des égards le nôtre, la pensée de Pascal sur la disposition des matières passe pour une prise de position formaliste. Cependant, cette séparation entre forme et fond est elle-même une idée romantique : il ne s'agit pas pour Pascal de donner des formes nouvelles à un contenu ancien. La rhétorique de Pascal est bien une rhétorique de l'invention, étant entendu que l'invention consiste à trouver et faire trouver la vérité. Ce n'est en effet que lorsqu'on est persuadé que le rôle de la littérature est de manifester la vérité qu'on peut dire : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle ».

Pierre FORCE

43. Voir Dominique JULLIEN, « La préface comme auto-contemplation », *Poétique* 84 (1990), pp. 499-508.